



VIDÉO RAPT

Une nouvelle de DANIEL MEUNIER

Auguste Sauvage était né soixante années plus tôt. Une petite ville du sud qui l'avait vu naître et grandir. De l'ancienneté de cette ville il aimait les escaliers aux marches inégales, les remparts et les tours du château fort.

Bien souvent le dimanche, avec sa femme et son chien, ils gravissaient les montées abruptes qui conduisaient au spectacle de la vieille demeure. Il chahutait, passant d'une tour octogonale à une tour ronde privée d'escalier, au risque de se rompre le cou, escaladait l'édifice faisant preuve de courage et de témérité non contrôlés-

.Mais ses pas l'amenaient aussi en compagnie de son fidèle ami, son chien, le golden retriever, le long des coudes de la Saône. Fleuve majestueux, autrefois visité par Jules César. Auguste Sauvage s'asseyait à l'ombre d'un arbre, l'animal couché à ses pieds, et rêvassait regardant l'eau glisser sous la quille des péniches qui remontaient le cours J'eau, emmenant leur cargaison à destination.

Tous les lundis d'été, l'admiration le poussait sur le chemin de halage, pour venir contempler "le paquebot" la Princesse de Provence, qui venait décharger son flot de touristes en mal de dépaysement, avides de découvertes, sillonnant les rues étroites de l'antique capitale des Dombes.

Auguste rêvait de prendre ce bateau. Il imaginait des plages désertes et des cocotiers à perte de vue. Les vagues venant lécher ses pieds. Protégé d'un large chapeau de paille et une fine chemisette contre l'ardent rayonnement du soleil.

Il rêvait, aujourd'hui, plus que d'habitude. Mélancolique et distrait, le front bas, l'œil plissé d'une certaine amertume Brisant, le chien, n'était pas avec lui.

Auguste humait l'air de la Saône, pas à pas avançant sur la berge. La Princesse était amarrée mais il ne la voyait pas. Le brouillard n'enveloppait pas le fleuve, il s'était posé dans sa tête; un brouillard dense et opaque qu'un soleil de joie ne parvenait pas à dissiper.

-Monsieur Sauvage Auguste, nous sommes fiers mes collaborateurs et moi-même, ainsi que tous vos collègues de travail, d'avoir la joie de vous remettre cette médaille, qui symbolise vos quarante années de labeur entre nos murs. Quarante ans de bons et loyaux services dans notre entreprise. Une vie passée à teindre des kilomètres et des kilomètres de tissus. J'ai fait un compte; si pendant toutes ces années nous avons mis bout à bout chaque morceau de toile, nous aurions ainsi pu faire quatre fois le tour de la terre.

Vous rendez-vous compte de ce que cela représente ? ...

Les ouvriers sont heureux de vous offrir en gage de leur amitié ce cadeau, en croyant qu'il vous fera plaisir.

Venez, nous allons trinquer, boire un verre en votre honneur. Le verre de l'amitié, et bonne retraite.

Bravo, Monsieur Sauvage...

Ils avaient bu et mangé. Echangeant tour à tour leurs souvenirs sur le travail, sur la retraite qui commençait, et puis chacun avait repris le chemin de sa maison.

Un voile terne se levait, une vie nouvelle débutait pour Auguste. Odette, sa femme, l'attendait bras grands ouverts sur le perron de la villa. Elle entourait le cou de son mari, de son homme. Quarante ans de travail et de vie commune, un bail...

n lui raconta par le menu sa dernière journée. Le paquet encore intact faisait comme une tache grisâtre sur la nappe de la table du salon.

Auguste se leva, tituba légèrement: c'était dur les jours de fête. n fit sauter la ficelle, déplaça le papier qui enveloppait le carton. Odette aperçut la première la carte. C'était une de ces cartes marrantes. sur laquelle était dessiné un pêcheur assis au bord de l'eau; ligne en main et le litre de rouge dépassant de la poche d'une veste élimée.

Auguste sourit un peu en voyant la carte. Le rêve devenait réalité: farniente et soleil sous les cocotiers. n fit sauter le papier, ouvrit la boîte. A l'intérieur, étendue sur une couche de polypropylène, reposait une caméra vidéo. n la sortit avec prudence de son emballage, la fit pivoter entre ses doigts. C'était bien une vraie, une qui fait des images sur des films, des souvenirs en veux-tu en voilà. Au fond du carton il découvrit le bon de garantie et le mode d'emploi.

Ses amis ne s'étaient pas moqués de lui. Auguste avait envie de crier sa joie. Enfin quelque chose dont il avait rêvé, un bien matériel qu'il pouvait tenir entre ses mains, le faire tourner, appuyer sur les boutons.

Il découvrit, aussi, des cordons divers, un chargeur et une batterie neuve plus une cassette contenant son premier film.

Odette regardait bouche entrouverte, yeux écarquillés ~ -Sauras-tu la faire fonctionner ? demanda-t-elle méfiante.

-Ne t'inquiète pas, et puis il y a le mode d'emploi. Tu vas voir ça va être super, comme ils disent aujourd'hui, vraiment super.

Auguste alluma la lampe car le jour déclinait. La télévision fit entendre les nouvelles du jour écoulé:

Un drame avait eu lieu dans une école. Un jeune garçon de 14 ans gisait sur le trottoir. Nicolas avait été abattu par une balle tirée en plein cœur et à bout portant par un de ses cama- rades qui voulait lui montrer le pistolet de son père, ancien gendarme. Le coup serait parti accidentellement. Auguste et Odette se regardaient silencieusement; pas un son, pas un geste. Il n'y avait rien à dire, juste peut-être à condamner la société actuelle. Jean-Paul 2, le Pape, venait en visite dans notre pays, le lendemain. Des fillettes retrouvées mortes en Belgique, l'auteur: un pédophile. Mais il n'y avait rien à dire; pas un mot, pas un geste, juste peut-être à condamner la société actuelle. Un Français était jugé à Lyon pour crime contre l'humanité. Monsieur Barbie avait fait déporter plus de 1500 Juifs pendant la seconde guerre mondiale, dont 200 enfants. Les banques suisses révélaient qu'elles avaient dans leurs coffres le trésor de guerre amassé par les nazis pendant cette même guerre, trésor volé aux juifs et autres déportés gazés et brûlés dans les crématoires. Mais pas un mot, pas un geste, c'est la société qu'il faut maudire. Un enfant meurt. Une fillette est violée et assassinée, on vote le nouveau budget pour l'année 1997. A l'aurore du troisième millénaire, la société agit c de la même façon qu'il y a 50, 100, ou 500 ans. Rien n'a changé. aucune évolution...

-Eteins la télé Odette, ne la rallume jamais, juste pour passer nos films. Je quitte le monde et je m'enferme dans la boîte à images. Viens allons dormir, ils me font mal, si mal...

Auguste se leva aux aurores. Le soleil pointait déjà, juste au-dessus de la cime des arbres. Un peu de rosée faisait des gouttes sur l'herbe et le chien gambadait agitant en tous sens sa queue en panache.

Pendant qu'il prenait son petit déjeuner, grand bol de café noir fumant et odorant, Auguste eut le temps de parcourir en détail le mode d'emploi de son nouveau jouet.. La cassette fut mise dans l'appareil ainsi que la batterie. Il appuya sur le bouton du zoom, et l'objectif sortit de son logement. Il fit la manœuvre inverse. "Tout fonctionne à merveille", se dit -il, après avoir testé les différents

aspects techniques du caméscope.

Ensuite il eut l'idée de filmer comme premier sujet son chien. Il trouva l'idée superbe, et de ce fait pointa l'appareil sur le golden.. Le chien, oreilles droites, le fixa étonné. Auguste riait de joie.

De gros plans en plans d'ensemble, remuant la caméra dans tous les sens, pivotant sur lui-même, telles les ailes d'un ~j moulin à vent. Il essaya tant de combinaisons que la tête se mit à lui tourner.

Brisant, le chien, fatigué de courir, s'étendit dans l'herbe, la truffe au ras de la pelouse.

Son maître l'appela et ils rentrèrent. Le jeune retraité était impatient de voir sur l'écran sa première oeuvre de fiction. Il brancha les fils, alluma le récepteur, et mit la vidéo en marche.

-Odette, viens vite t'asseoir près de moi. J'ai filmé Brisant, notre chien. Les couleurs sont magnifiques, vraiment un joli cadeau, dit-il, à l'adresse de sa femme.

Elle arriva, essoufflée de sa course. Elle embrassa Auguste sur le front et vint s'asseoir près de lui.

-Oh ! oui, elle rend vraiment bien les couleurs, je vois la haie et un morceau de la maison, mais je n'aperçois pas le chien ?...

-Attends, je n'ai pas encore bien l'habitude, ça va venir. Regarde, c'est beau et net.

Le film se déroulait, un peu chaotique vu la méconnaissance du cameraman. Auguste se trémoussait sur son fauteuil, sur l'écran on voyait la pelouse, la maison, mais toujours pas de chien. On entendait le piaillage des oiseaux, le bruit pétaradant des motos et des voitures qui passaient tout près, mais pas d'aboiements.

Les minutes passaient longues à présent, l'écran restait toujours vide de tout animal. Auguste se leva d'un bond, rouge de colère et d'angoisse.

-Je ne comprends pas, j'ai bien pointé l'œil de la caméra sur Brisant. Je suis sûr, et pourtant on ne le voit pas : pourquoi?

-Ce n'est rien, tu as dû te tromper. Normal, pour une première fois. Ne t'inquiète pas. La prochaine fois ce sera presque parfait. Mais Brisant n'est pas rentré avec toi ?

-Si, si, je l'ai appelé, il me suivait. Où est-il allé ? C'est mystère et boule de gomme.

Viens on va aller jeter un coup d'œil dehors, il a dû en profiter pour sortir pendant qu'on regardait le film.

Auguste et Odette sortirent sur la pelouse. Personne en vue, pas de Brisant. Ils appelèrent, arpentèrent la rue, cherchèrent, se renseignèrent auprès des voisins: nul ne l'avait aperçu. Des heures durant ils parcoururent les environs, cherchant au creux des bosquets, le long du chemin du halage. Brisant restait introuvable.

Le vieux couple rentra au soir, exténué, vide et triste. Le repas fut morne et sans vie. Quelque chose s'était cassé. Un ami venait de les quitter sans prévenir. Ils montèrent se coucher sans un mot, sans un geste. Rien que des souvenirs et des regrets.

La pendule sonna sept heures. Auguste, caméra au poing, fut sur le pas de la porte. Il sortait en reportage à travers les rues de

l'ancienne ville. Ce film sera le plus beau de tous. Il essayait d'oublier la journée d'hier et la perte de Brisant. Déambulant dans les ruelles étroites il filmait sans discontinuer: gens et maisons, enfants et vieux, chiens et chats; tout ce qui bougeait, qui vivait, était enfermé dans la boîte à images. Il n'en pouvait plus de charger l'appareil en films. Suant de la marche accomplie presque au pas de course, comme si cette journée était sa dernière. Comme si demain il n'y aurait plus de sujets à capter dans le viseur, pour lui, authentiquement magiques.

Il filma ainsi tout le jour. Passa de rue en rue, d'escaliers en escaliers, de la rue Brûlée à celle du Gouvernement en passant par la Grande Rue, boulevard de l'Industrie, il alla même jusqu'au sentier des amoureux, espèce de chemin qui se trouve derrière le château fort. Il transporta son caméscope sur le chemin de halage, aux abords du camping. Descendit l'escalier rustique qui conduit au lavoir. Dans son objectif il put voir l'église fortifiée et le Parlement, ainsi que la mairie, hôtels et cafés qui jalonnent les charmantes rues de sa ville. Sa caméra devint une arme salutaire, il allait garder en souvenir la ville entière pour l'éternité.

D'ailleurs ce fut en sortant du dernier café, le PMU, qu'une voiture conduite par un jeune irresponsable, épris de vitesse et de bruit, le culbuta de plein fouet, le laissant inerte sur le bitume. La caméra vola de l'autre côté de la chaussée et fut recueillie par un enfant qui passait.

L'homme, grand et fort, appuya sur la sonnette d'entrée du pavillon. Il attendit quelques instants, écouta si quelqu'un venait ouvrir. Sous son bras, un paquet enveloppé d'un vieux journal !...

La porte s'entrouvrit et une très vieille femme apparut, voûtée sous le poids des années, blanche de peau, yeux noircis des longues nuits sans sommeil.

-Bonjour Madame Sauvage. Excusez-moi de vous déranger, mais je viens de retrouver au fond de mon grenier cet appareil. Je crois qu'il appartenait à votre défunt mari.

-Ah, je ne me souviens pas, il y a si longtemps qu'il est mort. C'était juste avant que tous ces gens disparaissent subitement. En une journée la ville entière s'est vidée de tous ses habitants. On ne comprit jamais ce qui avait bien pu se passer il ne resta qu'un petit garçon et moi, vieille femme inutile.

-Ce petit garçon, c'était moi, Madame Sauvage.

-Je vais avoir 100 ans demain. il y a de ça quarante ans. La société est-elle responsable ? Croyez-vous ?

-Je ne peux vous répondre. J'étais si jeune à cette époque. Tenez, je vous rends ce qui vous appartient.

Odette ferma la porte derrière elle. L'homme partit; juste un regard en arrière, pour voir, comme ça.

La femme d'Auguste Sauvage s'assit sur le canapé rouge. Elle posa le paquet près d'elle, commença à enlever le papier qui l'entourait.

A l'intérieur il y avait une carte avec un pêcheur dessiné. Représenté au bord de l'eau, un bouteille de vin dépassant de la poche. Ensuite, elle découvrit la caméra qu'elle sortit délicatement de son emballage. Au fond du carton se trouvaient les films, les cordons et le chargeur. Elle déposa tout cela sur la table basse, ainsi qu'une batterie et le mode d'emploi.

Odette brancha les fils, et appuya sur le bouton de la télévision. Mais celle-ci n'ayant pas fonctionné depuis trop longtemps implosa, tuant sur le coup Odette qui lâcha l'appareil de prise de vues. En tombant sur le sol quelque chose d'étrange arriva. La petite lumière

rouge indiquant la mise en route s'alluma. Le film commença à se dérouler à l'intérieur de son habitacle.

Ce fut Brisant le chien qui sortit le premier par l'écran brisé du téléviseur. il huma l' air , sauta sur la poignée de la porte et sortit gambader dans la pelouse. Au bout d'un moment, fatigué et repu d'air frais, il se coucha dans l'herbe verte, truffe au vent d'automne, et regarda vers la porte de la maison. Le premier homme qui en sortit fut le patron du café P.M. U puis sa serveuse et son premier client. Ensuite ce fut un flot ininterrompu d'hommes de femmes et d'enfants. Le curé côtoyait le maire. Un avocat discutait avec un éboueur. On dit que cela dura trois heures pendant lesquelles, les habitants reflèrent surface, après quarante années d'emprisonnement.

Il n'y eut pas un mot, pas un geste. La société est-elle responsable ?

La petite lumière de la caméra s'éteignit progressivement. La ville retrouva son calme d'autrefois. Dans les rues de l'ancienne capitale des Dombes, tout se passait comme avant. La Saône coulait toujours de son débit si lent qu'on ne savait pas toujours du quel coté le courant l'entraînait, emportant dans son sillage tant de mystères jamais élucidés.

Pas un geste, pas un mot. La société--est-elle responsable ? Ce soir aux infos un ministre a déclaré que le budget de l'année 2036 venait d'être voté.

Auguste Sauvage appuya sur le bouton de la télévision et sourit.

Il monta les marches qui conduisaient à sa chambre, et dans un monologue silencieux il se répéta cette phrase: Pas un mot, pas un geste. La société est-elle responsable? ...Et il éclata d'un grand rire sonore.